

## Céline Delavaux. L'Art brut, un fantasma de peintre

Marc Décimo

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/1459>

DOI : 10.4000/critiquedart.1459

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

**Éditeur**

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2010

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

**Référence électronique**

Marc Décimo, « Céline Delavaux. L'Art brut, un fantasma de peintre », *Critique d'art* [En ligne], 36 | Automne 2010, mis en ligne le 16 février 2012, consulté le 04 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1459> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.1459>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 juillet 2021.

EN

---

# Céline Delavaux. L'Art brut, un fantôme de peintre

Marc Décimo

---

## RÉFÉRENCE

Delavaux, Céline. *L'Art brut, un fantôme de peintre : Jean Dubuffet et les enjeux d'un discours*, Paris : Palette..., 2010

- 1 Céline Delavaux a lu Jean Dubuffet. Et de très près. L'objet de sa thèse —qu'elle a audacieusement présentée en Lettres— vient soutenir que Dubuffet est un écrivain et indiquer que, plus généralement, les « écrits d'artistes » relèvent du champ littéraire et de l'analyse discursive.
- 2 Qu'est-ce que l'art « brut » ? Une tentative de redéfinir l'art, « un fantôme de peintre », liée aux enjeux qui perlent dans les années 1950. La portée des textes nombreux de Dubuffet consisterait à faire émerger une sensibilité nouvelle, une approche *ethnographique*, une vue *anthropologique* de l'art qui n'aurait pas été théorisée (pas même par les commentateurs et épigones de Dubuffet).
- 3 Mais les textes fondateurs étaient-ils si clairs ? Le mérite d'avoir éclairci la *notion* reviendra sans doute à C. Delavaux, qui elle-même, pourtant si pointilleuse dans le choix de ses termes, ne cesse pour désigner le phénomène d'hésiter entre « concept » et « notion ». Cette difficulté explique sans doute la prolifération des termes : 147 ont été recensés en 1991, comme si chaque auteur y allait de son élan terminologique ! L'auteur en analyse quelques-uns pour les écarter mieux.
- 4 Tout le travail d'ensemble de Dubuffet consisterait donc à *défendre* ce point de vue singulier sur l'art, ensuite à *illustrer*, Dubuffet inventant alors la collection aujourd'hui conservée à Lausanne. La démarche cristalliserait un ensemble d'idées qu'un travail de contextualisation aiderait à cerner. La remise en question de l'esthétique littéraire et artistique, entamée depuis longtemps, la quête de formes nouvelles —celles que produisent des « fous », des enfants (Dubuffet lit Freynet), des ethnies exotiques (dans

le temps ou l'espace) ont façonné le regard vers des *arts autres*, jugés sinon équivalents du moins dépassant le seuil de notre *habitus*. Or, dans les années 1950, cette sensibilité est (comme ne le dit pas C. Delavaux) pour le moins partagée, au moins par l'ensemble des membres du Collège de Pataphysique fondé (tiens donc) en 1948 (alors qu'adviennent les premières définitions de l'Art brut). Dubuffet en devient satrape en 1960, ce n'est pas un hasard. Anatole Jakovsky et Jean-Hugues Sainmont ont tôt manifesté pour ces arts de l'exception au quotidien (l'abbé Fouré et Camille Renault — fait satrape en même temps que Marcel Duchamp, Boris Vian ou Jacques Prévert) ; ils ont tôt voué culte à l'individualité. Doit-on vraiment voir alors chez Dubuffet trace d'un « populisme » ? Ou bien participe-t-il d'un courant de pensée subversif qui passe par une analyse critique des valeurs de la société, qui va, comme Duchamp, jusqu'à dénigrer la *langue* — la langue étant le « phénomène social » par définition — ? Ainsi s'explique l'intérêt de Dubuffet pour les jargons (Joinul, André Martel -autre satrape) et ses tentatives *fonétik*, proches du « néo-français » de Queneau, autre dignitaire dudit Collège, approché lors de la constitution de la Compagnie de l'Art brut.

- 5 Pour définir l'art, Dubuffet propose d'inventer « une solution imaginaire » qui en vaut bien d'autres. C. Delavaux nomme cela « une fiction ».